De LutÃ¨ce Ã Paris

De LutÃ¨ce Ã Paris - Les grandes citÃ©s naissent souvent d'un environnement favorable. Ã€ l'origine de LutÃ¨ce, devenue Paris, une vaste dÃ©pression, couverte de forÃªts, traversÃ©e par un fleuve navigable, la Seine, et ses affluents : l'Yonne, la Marne, l'Oise. Un vaste rÃ©seau qui relie le bassin aux rÃ©gions qui l'entourent, selon un axe est-ouest ; œuvre de la nature. L'axe de circulation terrestre nord-sud sera l'œuvre des hommes, et c'est Ã leur intersection que se situera le lieu de naissance de la citÃ©, l'Ã®le. Le premier cahier d'une nouvelle sÃ©rie proposÃ©e par Pierre MAIN. H2o octobre 2001.

DE LUTÃˆCE Ã€ PARIS

le premier cahier d'une nouvelle sÃ©rie proposÃ©e par Pierre MAINH2o - octobre 2001

Â

Les grandes citÃ©s naissent souvent d'un environnement favorable. Ã€ l'origine de LutÃ¨ce, devenue Paris, une vaste dÃ©pression, couverte de forÃªts, traversÃ©e par un fleuve navigable, la Seine, et ses affluents : l'Yonne, la Marne, l'Oise. Un vaste rÃ©seau qui relie le bassin aux rÃ©gions qui l'entourent, selon un axe est-ouest ; œuvre de la nature. L'axe de circulation terrestre nord-sud sera l'œuvre des hommes, et c'est Ã leur intersection que se situera le lieu de naissance de la citÃ©, l'Ã®le. Ã€ proximitÃ©, des marÃ©cages, des sources en abondance. L'eau ne fait pas dÃ©faut.

La Seine avait deux bras

Remontons loin, trÃ¨s loin dans le temps. Sur un vaste plateau stratifiÃ© de calcaire, gypse, sable et meuliÃ¨re, entre le secondaire et le tertiaire, le fleuve a creusÃ© deux bras. L'actuel, celui que nous connaissons, et un second, plus au nord, arc mÃ©andreux partant du pont d'Austerlitz pour aboutir au pont de l'Alma, et mouillant les pieds des collines de Belleville, Montmartre et Chaillot. Entre ces deux bras, une zone marÃ©cageuse, sensible aux crues du fleuve, profondÃ©ment imbibÃ©e. Bien des siÃ¨cles plus tard, lors de la crue de 1910, on s'apercevra que, malgrÃ© l'urbanisation, cette nappe souterraine demeurait rÃ©active. En effet, les abords de la gare Saint-Lazare, que l'Ã©loignement devait protÃ©ger, furent rapidement inondÃ©s. Sur le fleuve, lÃ oÃ¹ la ville va naÃ®tre, plusieurs Ã®les se succÃ¨dent, offrant l'aspect de larges bancs de sable. Au nord et au sud, des forÃªts denses et giboyeuses. Des sources en quantitÃ©. Tout semble prÃªt, prÃ©disposÃ© pourrait-on dire, Ã l'apparition d'un habitat humain.

Ã€ l'Ã¢ge de la pierre taillÃ©e

Les premiÃ¨res traces datent du nÃ©olithique. Des gÃ©nÃ©rations d'agriculteurs se sont succÃ©dÃ©es Ã proximitÃ© des rives d'abord nomades, puis sÃ©dentaires. Les fouilles de 1991, sur la ZAC de Bercy, ont mis Ã jour la prÃ©sence d'un village de la pÃ©riode chassÃ©enne (entre 4 000 et 3 800 av. J.-C.), Ã©tabli sur la rive gauche de l'ancien bras, dÃ©voilant un "mobilier" exceptionnel ; pirogues de bois, poteries, arcs et flÃ¨ches, outils en os et en pierre. De quoi se faire une idÃ©e des activitÃ©s de ces occupants initiaux : pÃªche, chasse (cerf, sanglier, lynx, castor), Ã©levage (porc, bœuf), culture (blÃ©, orge, seigle) et travail des peaux. Cet habitat primitif, dispersÃ© sur l'ensemble du bassin, prÃ©fÃ©rait les rives aux Ã®les, trop sujettes aux

inondations. Sur ce site oÃ¹ rien ne manque, des populations diverses vont se succÃ©der. AprÃ¨s les sociÃ©tÃ©s de la pierre, viendront celles du bronze, du cuivre, puis du fer. Le trafic fluvial va devenir stratÃ©gique et nÃ©cessiter une premiÃ¨re implantation sur la pointe de l'Ã®le principale (Ã l'emplacement de Notre-Dame) : le fleuve est dieu ou dÃ©esse et ceux qui en contrÃ´lent la navigation seront les puissants du jour.

LutÃ¨ce la gauloise

Â

Elle apparaÃ®t, ainsi nommÃ©e, entre le IIÃ¨me et le Ier siÃ¨cle av. J.-C., aprÃ¨s le peuplement celte. Elle est occupÃ©e par la tribu des Parisii, dans un but dÃ©fensif, mais aussi Ã©conomique, car ce peuple commerce dans toute la Gaule et frappe une trÃ¨s belle monnaie d'or. Il occupe l'Ã®le principale, reliÃ©e aux rives par des ponts de bois. Dans les clairiÃ¨res ouvertes par leurs prÃ©dÃ©cesseurs, s'Ã©difient de petits villages. Ã€ la culture de l'orge, indispensable pour la cervoise, s'ajoute celle de la vigne, sur le flanc des collines. La pierre commence Ã Ãªtre utilisÃ©e pour la base des constructions, et les premiers puits sont creusÃ©s. Au nord, la nappe est accessible Ã moins de deux mÃ¨tres, alors que, sur le rive sud, il faut creuser plus profond.

LutÃ¨ce va demeurer gauloise jusqu'Ã la dÃ©faite du chef normand CamulogÃ¨ne, ralliÃ© Ã VercingÃ©torix, face aux lÃ©gions Labienus, lieutenant de CÃ©sar, en 52 av. J.-C.

Travaux de romains

Les Gaulois, ayant incendiÃ© leur oppidum et les ponts, laissent carte blanche Ã l'administration romaine pour reconstruire. Celle-ci, sÃ©duite par les qualitÃ©s du site, et peut-Ãªtre par son analogie avec Rome (un fleuve, sept collines), va Ã©difier une ville selon la conception romaine de l'urbs : forum, basilique, temples, thÃ©Ã¢tre et amphithÃ©Ã¢tre, thermes. Ã‰vitant la rive droite, marÃ©cageuse et inondable, les Romains bÃ¢tissent sur l'Ã®le et la rive sud, de part et d'autre d'un axe nord-sud : le cardo (rue Saint-Jacques). On peut mesurer l'importance de la LutÃ¨ce gallo-romaine au fait qu'elle dispose de trois Ã©tablissements de bain, dont les plus vastes sont ceux du nord, dits aujourd'hui thermes de Cluny, et, improprement, thermes de Julien. Ce qu'il en reste affirme leur caractÃ¨re imposant ; le frigidarium (bain froid) occupe une salle de 230 m2, dont les voÃ»tes culminent Ã 17 mÃ¨tres. Ces voÃ»tes en berceau retombent sur des consoles sculptÃ©es en forme de proues, dÃ©corÃ©es de tritons et de rames. Sur un des cÃ´tÃ©s, une sirÃ¨ne symbolise l'eau. Cette dÃ©coration laisse supposer que la puissante corporation des Nautes (bateliers) ne fut pas Ã©trangÃ¨re Ã la construction de ces thermes publics. La prÃ©sence de trois Ã©tablissements nÃ©cessitant un apport d'eau quotidien, les Romains utilisÃ¨rent leur savoir faire pour capter les eaux de source du plateau de Rungis (Ã Wissous), peu calcaires, et les conduire par dÃ©clivitÃ© via un aqueduc de 16 kilomÃ¨tres, dont un embranchement alimentait quelques villas particuliÃ¨res, au moyen de conduites en plomb. Le dÃ©bit de l'aqueduc fut estimÃ© Ã 2 000 m3 par jour. Ã‰galement experts en excavations, les Romains creusÃ¨rent plusieurs puits ; l'un d'eux, destinÃ© aux thermes de la colline Sainte-GeneviÃ¨ve, atteignait 25 mÃ¨tres de profondeur. Ces Ã©quipements Ã©taient complÃ©tÃ©s d'un rÃ©seau d'Ã©gout, dont on ignore le tracÃ© mais dont section subsiste dans les grands thermes.

Les barbares s'invitent

C'est Ã partir de 253 (ap. J.-C.) que la pression des troupes barbares fait brÃ¨che dans les trop vastes frontiÃ¨res de l'empire romain. La dÃ©ferlante atteint LutÃ¨ce. L'archÃ©ologie du sous-sol garde en mÃ©moire de nombreuses traces d'incendies, et les hasards des fouilles ou de travaux mettent Ã jour des trÃ©sors dissimulÃ©s par les habitants. Une premiÃ¨re enceinte, limitÃ©e Ã l'Ã®le de la CitÃ©, est mise en construction vers 308. Plusieurs Ã©difices seront dÃ©truits, dont

l'aqueduc, dÃ©jÃ hors service lorsque Julien l'Apostat, aprÃ¨s ses victoires sur les Alamans, est nommÃ© empereur par ses soldats, dans sa "chÃ¨re LutÃ¨ce". Julien avait une tendresse particuliÃ¨re pour la ville, tantÃ´t nommÃ©e LutÃ©tia, tantÃ´t Parisiis. On lui doit le premier texte descriptif, une lettre oÃ¹ il Ã©crit : "Rarement la riviÃ¨re croÃ®t ou diminue ; telle elle est en Ã©tÃ©, telle elle demeure en hiver ; on en boit volontiers l'eau trÃ¨s pure et trÃ¨s agrÃ©able Ã la vue". DerniÃ¨re note sur la citÃ© gallo-romaine.

La ville rÃ©duite

Â

Chef de bande inspirÃ©, converti et baptisÃ©, Clovis choisit Paris pour capitale du royaume des Francs. Inscrite dans le pÃ©rimÃ¨tre Ã©troit de l'enceinte (Ã peine 8 hectares), elle rassemble environ 2 000 habitants dans un lacis de ruelles Ã©troites. L'eau ne pose pas problÃ¨me, elle entoure la ville, disponible et claire. Hors les murs, s'Ã©difient Ã©glises et abbayes, comme celle de Saint-Germain-des-PrÃ©s, fondÃ©e par Childebert, fils de Clovis. Nous ne savons que peu de choses de l'habitat mÃ©rovingien, dont il reste peu de traces, comme de l'habitat carolingien.

Les derniÃ¨res invasions viennent du nord ; fin 856, Paris est dÃ©sertÃ©e et sa population rÃ©fugiÃ©e dans les monastÃ¨res ou les forÃªts alentours. La ville est occupÃ©e par les Normands, qui la pillent, ainsi que les abbayes de Saint-Germain et de Sainte-GeneviÃ¨ve. Ils repartent, leurs barques chargÃ©es Ã ras bord. Cette fois, on songe Ã fortifier l'Ã®le plus efficacement, garnissant les vieux remparts de lourdes tours de bois. Elles permettront aux Parisiens de rÃ©sister au siÃ¨ge des 700 barques normandes du chef Siegfrid ; un siÃ¨ge qui devait durer plus d'un an, avec des Ã©pisodes dramatiques oÃ¹ la citÃ© fut Ã deux doigts d'Ãªtre investie. La rive gauche est alors dÃ©vastÃ©e, les Ã©difices romains en ruine Ã©glises et monastÃ¨res brÃ»lÃ©s. La paix reviendra avec Hugues Capet, Paris rÃ©cupÃ©rant son statut de capitale. La mÃ©moire des invasions reste, et la jeune capitale du royaume capÃ©tien sera, jusqu'au milieu du XVIIÃ¨me siÃ¨cle, une ville fermÃ©e, dont les enceintes successives marqueront le dÃ©veloppement.

Aux temps mÃ©diÃ©vaux

La "panique" de l'an 1000 est une idÃ©e fausse, une lÃ©gende. Le moine Glaber nous dÃ©crit une floraison d'Ã©glises neuves. Avec les abbayes, les environs de l'Ã®le s'en couvrent, comme les satellites d'une planÃ¨te : au sud, Saint-Germain-des-PrÃ©s est reconstruite et solidement fortifiÃ©e, au nord, s'Ã©difie Saint-Martin-des-Champs. Pourvues de larges Ã©tendues de terres cultivables, ces Ã©tablissement religieux attirent une population qui, en se fixant, donnera naissance Ã de multiples bourgs, lesquels deviendront plus tard des faubourgs. La rive gauche devient un pÃ´le intellectuel et religieux ; la rive droite un pÃ´le commercial et artisanal, Ã partir du premier port naturel, sur la GrÃ¨ve. La deuxiÃ¨me enceinte est construite par Philippe-Auguste : haute de 9 mÃ¨tres, longue de 5 kilomÃ¨tres, elle est flanquÃ©e de 70 tours en dur. C'est Ã©galement sous son rÃ¨gne qu'apparaÃ®tra la premiÃ¨re fontaine publique, en 1182. L'eau n'est pas encore un vrai problÃ¨me, et les diverses mÃ©thodes d'alimentation y pourvoient. Pour leurs besoins, trois grandes abbayes, Saint-Lazare, Saint-Martin et Le Temple, captent les sources des collines de MÃ©nilmontant, Belleville et du PrÃ©-Saint-Gervais, Ã©difiant, vers 1220, deux petits aqueducs avec regards. En 1364, la Ville rachÃ¨te aux moines de Saint-Lazare le petit aqueduc du PrÃ©-Saint-Gervais pour alimenter la fontaine des Halles, puis celle des Innocents. La corporation des porteurs d'eau apparaÃ®t officiellement en 1292 : on en compte 58. S'ils desservent quelques particuliers, leur principale clientÃ¨le est celle des Ã©tuves, qui se multiplient. Ce sont des Ã©tablissements de bains chauds, pris dans des ballonges ou cuveaux, c'est-Ã -dire de grandes baignoires de bois. Contrairement Ã une idÃ©e reÃ§ue, l'hygiÃ¨ne corporelle est rÃ©elle ; on aime Ã se baigner, se laver et se parfumer. Chaque maison ou presque possÃ¨de son puits, Ã dÃ©couvert ou Ã couvert, dans la cave. La voierie, placÃ©e sous la responsabilitÃ© du prÃ©vÃ´t des marchands, est en revanche inexistante, il n'existe encore aucun rÃ©seau, autre que naturel, d'Ã©vacuation des eaux sales. Progressivement l'eau des puits ne tardera pas Ã Ãªtre polluÃ©e. Mais on la boit sans crainte.

La troisiÃ¨me enceinte est l'œuvre de Charles V, aprÃ¨s 1367. Son extension ne concerne que la rive droite, des guichets du Carrousel Ã la Bastille, en passant par la porte Saint-Denis. Les maisons sont basses, serrÃ©es, les rues Ã©troites, mais la densitÃ© est faible ; il existe de nombreux espaces, les clos, cultivÃ©s ou bien utilisÃ©s en jardins-potagers. La fin du Moyen-Ã‚ge, du XIVÃ¨me au XVÃ¨me siÃ¨cle, est sombre : famines, Ã©pidÃ©mies de peste. En 1348, les cimetiÃ¨res ne suffisent plus pour recevoir les dÃ©pouilles des victimes. La Guerre de Cents Ans, et la terrible querelle des Armagnacs et des Bourguignons assombrissent un peu plus le tableau, mais, si le pain est rare, l'eau ne fit jamais dÃ©faut.

Paris, ville ouverte

Â

L'un des derniers grands siÃ¨ges que la capitale eut Ã subir fut menÃ© par le futur Henri IV, de mai 1590 Ã juillet 1593. Les chroniques rapportent une famine complÃ¨te : la quasi totalitÃ© des chiens et des chats finit dans les assiettes, on mangea mÃªme des rats et des souris, et l'on signale quelques cas d'anthropophagie. Ce siÃ¨ge mettait un terme aux dÃ©sastreuses guerres de religion, avait rÃ©duit la population de la ville de moitiÃ©, et venait clore dans la douleur le XVIÃ¨me siÃ¨cle, celui de la Renaissance.

Henri IV entreprit une oeuvre de reconstruction, poursuivie en partie sous la rÃ©gence de Marie de MÃ©dicis. D'origine italienne, la reine est choquÃ©e par la laideur d'une ville d'aspect trop mÃ©diÃ©val, aux rues tortueuses, boueuses et puantes, rejoignant Montaigne lorsqu'il parle de "l'air puant et poissant" de Paris. DÃ©jÃ , une ordonnance de 1539 enjoignait, sous peine d'amende (et mÃªme de punition corporelle) de tenir propres les maisons, les rues et les places. La Coutume de Paris, dans sa rÃ©daction de 1590, concernant la voierie, ordonnait la prÃ©sence d'un mur de 4 pieds d'Ã©paisseur pour sÃ©parer un puits d'une fosse d'aisance mitoyenne ; elle prÃ©conisait Ã©galement que "tous propriÃ©taires des maisons en la ville et faubourgs sont tenus avoir latrines et privÃ©s suffisants en leurs maisons".Â Dire que ces rÃ¨gles Ã©taient respectÃ©es serait beaucoup dire. On voyait, dans les quartiers, des trous, dits "trous punais", vastes rÃ©servoirs d'immondices, rÃ©pandant une puanteur tenace. Marie de MÃ©dicis, Ã dÃ©faut de crÃ©er des Ã©gouts, engagea la constructi d'un aqueduc dont le tracÃ© reprenait celui de l'ouvrage romain. Le plan dÃ©finitif fut Ã©tabli par le fontainier Thomas Francine, dont le fils devait s'illustrer Ã Versailles. Long de 13 kilomÃ¨tres, l'aqueduc partait de la source de Wissous pour aboutir rue d'Enfer. Il Ã©tait flanquÃ© de chaque cÃ´tÃ© d'un pÃ©rimÃ¨tre de protection de 30 mÃ¨tres.

La quatriÃ¨me enceinte fut Ã©difiÃ©e par Louis XIII, concrÃ©tisant l'extension de la ville : elle partait de l'actuelle place de la Concorde pour aboutir Ã la porte Saint-Denis, englobant deux nouveaux quartiers, celui de la rue de Richelieu et le faubourg Saint-HonorÃ©. Cette enceinte n'avait guÃ¨re de valeur dÃ©fensive, c'Ã©tait plutÃ´t une sorte de terrassement qui, vers 1660, commenÃ§ait dÃ©jÃ Ã s'Ã©bouler, alors que celle de Charles V tombait en ruine. Louis XIV les fit dÃ©molir pour les transformer en "cours", ou promenade de 36 mÃ¨tres de large, pourvue de deux contre-allÃ©es plantÃ©es d'arbres. Ce fut l'origine des Grands Boulevards. Paris cessait donc d'Ãªtre enclose et devenait une ville ouverte.

Paradoxe du Grand SiÃ¨cle

Dans une ville de 400 000 habitants (chiffre approximatif sous Louis XIII), le problÃ¨me de l'eau ne peut pas ne pas se poser. Mais il se pose curieusement. Au cours du XVIÃ¨me siÃ¨cle, l'eau a cessÃ© d'Ãªtre auxiliaire de l'hygiÃ¨ne. Celle du bain est accusÃ©e de dilater les pores et de rendre la peau vulnÃ©rable aux miasmes qui la pÃ©nÃ¨trent. On passe donc Ã la "toilette sÃ¨che" ; pas d'ablutions mais un simple nettoyage, par frottement, avec un linge. La propretÃ© se transfÃ¨re sur le

vÃªtement, protecteur du corps. Est malpropre non celui qui ne se lave pas, mais celui qui ne peut changer de vÃªtements au cours de la journÃ©e. Pendant les Ã©pidÃ©mies, les mÃ©decins revÃªtent un vÃªtement ample, au tissu serrÃ© et glissant, coiffent d'un chapeau pointu et portent un masque pour opposer une barriÃ¨re aux "exhalaisons morbifiques". L'eau est soupÃ§onnÃ©e mais on ne cesse pas pour autant de boire l'eau des puits, contaminÃ©e par le salpÃªtre, les dÃ©tritus et les matiÃ¨res fÃ©cales. On utilise toujours l'eau du fleuve, fortement polluÃ©e par de multiples agents : eaux sales des riverains et des habitants des ponts, cadavres d'animaux, rejets d'activitÃ©s artisanales. On additionne cette eau d'un peu de vinaigre pour se laver les dents, on la complÃ¨te de tisanes pour les clystÃ¨res. Il y a lÃ un paradoxe assez curieux. C'est probablement ce paradoxe qui explique pourquoi, au dÃ©but du rÃ¨gne de Louis XIV, Paris ne possÃ¨de que 24 Ã©gouts, dont plus d'un tiers est effondrÃ©, ou obstruÃ© par des boues Ã©paisses ; pourquoi il n'y a, dans toute la ville, moins de 20 fontaines publiques. Ces fontaines sont essentiellement rÃ©servÃ©es aux porteurs d'eau, Ã bretelle ou Ã tonneau, qui se sont multipliÃ©s : ils seront plus de 10 000 Ã la fin du XVIIIÃ¨me siÃ¨cle, pour porter et vendre l'eau aux Ã©tages.

La construction de la premiÃ¨re pompe Ã eau, la fameuse Samaritaine, date de 1608. Sa raison d'Ãªtre n'est pas vraiment le dÃ©but d'un systÃ¨me de distribution de l'eau, mais... le feu ! Dans ce Paris bÃ¢ti Ã poutres et Ã torchis, aux maisons serrÃ©es dans leurs rues Ã©troites et tortueuses, le moindre incendie prend vite des proportions catastrophiques. Il faut pouvoir prÃ©lever rapidement une grande quantitÃ© d'eau du fleuve (plus on en est Ã©loignÃ©, plus le risque est grand) pour maÃ®triser le sinistre. La Samaritaine dÃ©bitait 700 m3 par jour, ce qui n'est pas Ã©norme. Vers 1650, on dÃ©couvrit les eaux de Passy et d'Auteuil (c'Ã©tait la campagne, alors) ; les premiÃ¨res Ã©taient rÃ©putÃ©es antianÃ©miques, et les secondes ferrugineuses, leur usage fut donc exclusivement mÃ©dical, au mÃªme titre que les eaux thermales.

Paris, ville des LumiÃ¨res

Â

On imagine souvent que le transport de la cours Ã Versailles manifestait le dÃ©sintÃ©rÃªt du roi pour sa capitale. C'est une idÃ©e fausse. Plusieurs historiens, dont Pierre Lavedan, considÃ¨rent Colbert comme un des grands urbanistes parisiens, avec Haussmann. On lui doit, sous la direction du roi, Le Louvre, les Invalides, deux places royales, deux portes monumentales, le cours de Vincennes et celui des Champs-Ã‰lysÃ©es. Ses chantiers imprime Ã la ville son ordonnance classique. Mais, hormis l'installation de plusieurs fontaines, rien n'est fait pour amÃ©liorer l'accÃ¨s Ã l'eau, sa qualitÃ©, et l'Ã©vacuation des eaux souillÃ©es. Ces questions relevaient d'ailleurs de la voirie, domaine placÃ© sous la responsabilitÃ© du lieutenant de police, charge crÃ©Ã©e par Louis XIV et que La Reynie occupa pendant 30 ans, et du prÃ©vÃ´t des marchands.

Ainsi, au dÃ©but de la RÃ©gence, Paris est-il aussi sale qu'un siÃ¨cle plus tÃ´t et la situation ne fera qu'empirer. Il faut compter avec les "maÃ®tres-fifis", surnom donnÃ© aux vidangeurs, corporation qui, forte d'un mÃ©tier rÃ©pugnant et dangereux mais indispensable, pratiquent le chantage fÃ©cal, n'hÃ©sitant pas Ã dÃ©verser leurs matiÃ¨res en dehors des voiries, et mÃªme dans les puits des propriÃ©taires qui rechignent sur le pourboire. Le Grand Ã‰gout, collecteur principal qui allait de la Bastille Ã Chaillot, Ã©tait devenu un immonde cloaque, refluant son contenu lors des grosses pluies, empestant tout son parcours. En 1737, on dÃ©cida de le vendre aux propriÃ©taire riverains. Avec le produit de la vente, le prÃ©vÃ´t des marchands Turgot en fit creuser un nouveau, plus au nord, de prÃ¨s de deux mÃ¨tres de large et presque aussi profond, mais toujours Ã ciel ouvert. Il fut achevÃ© en 1740. Ã€ son point de dÃ©part, face Ã la rue des Filles-du-Calvaire, un rÃ©servoir alimentÃ© par les eaux de Belleville lÃ¢chait ses 500 m3 d'eau pour le dÃ©bourber. La couverture de l'Ã©gout Turgot, financÃ©e en 1771 par Joseph de Laborde, sera Ã l'origine d'une intense spÃ©culation immobiliÃ¨re et de la naissance du quartier de la ChaussÃ©e d'Antin. Mais il s'en fallait de beaucoup que la ville soit assainie. Les Ã©trangers de passage se transmettaient la recommandation de ne pas boire une goutte d'eau de Paris, afin d'Ã©viter une "tourista" des plus virulentes. Les Parisiens, eux, paraissaient immunisÃ©s. Ils ne l'Ã©taient pas vraiment, mais une double rÃ©volution s'opÃ©rait dans les esprits Ã©clairÃ©s.

Besoin d'eau pure

Au cours de la seconde moitiÃ© du XVIIIÃ¨me siÃ¨cle, on commenÃ§a Ã se prÃ©occuper de la qualitÃ© de l'eau potable, Ã©volution concrÃ©tisÃ©e par la crÃ©ation, en 1763, de la Compagnie des Eaux FiltrÃ©es et ClarifiÃ©es. Par ailleurs, la conception de l'hygiÃ¨ne tendait Ã se modifier. On n'en Ã©tait pas Ã la disparition de la toilette sÃ¨che, mais le bain Ã©tait en voie d'Ãªtre rÃ©habilitÃ©. En effet, le premier Ã©tablissement, les bains Poitevin, apparut en 1761, sur un bateau ancrÃ© face aux Tuileries, Ã©quipÃ© de cabines individuelles avec baignoire, oÃ¹ l'on pouvait prendre un bain chaud. L'objectif restait mÃ©dical, mais le mouvement Ã©tait lancÃ© et l'exemple suivi par les bains Turquin, puis les bains Vigier. Ce mouvement Ã©tait soutenu par des ouvrages d'information mÃ©dicale, comme ceux du docteur Tissot, qui prÃ©conisaient l'usage des bains tiÃ¨des, y compris pour les trÃ¨s jeunes enfants. Cette rÃ©volution ne touchait que la partie la plus cultivÃ©e de la population, mais elle allait porter ses fruits, trÃ¨s lentement, tout au long des siÃ¨cles suivants.

PrÃ©lever de l'eau en abondance avait nÃ©cessitÃ© la reconstruction de la vieille Samaritaine et l'Ã©dification d'une pompe hydraulique prÃ¨s de Notre-Dame. Fournir une eau potable fut l'idÃ©e des frÃ¨res Perier qui, en 1781, inaugurent Ã Chaillot la premiÃ¨re pompe Ã feu, mue par deux machines Ã vapeur. L'eau pompÃ©e fut dÃ©clarÃ©e trÃ¨s salubre par la SociÃ©tÃ© royale de mÃ©decine. Elle Ã©tait vendue aux abonnÃ©s de la Compagnie des Eaux de Paris, sociÃ©tÃ© en commandite fondÃ en 1778, mais moins cher que l'eau livrÃ©e par les porteurs, ce qui provoqua la fureur de la corporation. Les frÃ¨res Perier devenaient les prÃ©curseurs de la distribution Ã domicile. Leur compagnie, "nationalisÃ©e" en 1788, fournissait 210 m3 par jour, quantitÃ© assez faible, mais qui allait s'accroÃ®tre.

Ã€ la fin du rÃ¨gne de Louis XVI, Paris disposait de quatre pompes Ã eau, une vingtaine de fontaines, dix Ã©tablissements de bains, environ 50 000 puits, 26 kilomÃ¨tres d'Ã©gouts, et des projets consÃ©quents d'urbanisme.

La RÃ©volution allait ouvrir une parenthÃ¨se, et faire dÃ©river les problÃ¨mes de l'eau vers d'autres problÃ¨mes. .

Â

Prochain cahier : De la RÃ©volution Ã nos jours